

# Les Amis de la Pologne

BULLETIN BI-MENSUEL

*Rédacteur en Chef* : Rosa BAILLY

*Secrétaire de la Rédaction* : Henri de MONTFORT

*Administrateur* : Jeanne LEMONIER

Abonnements :  
5 francs par an

RÉDACTION & ADMINISTRATION :  
7, Rue de Poitiers — PARIS-VII<sup>e</sup>

Téléphone : Fleurus 23-71

Abonnements :  
5 francs par an



*Une scène de l'Insurrection de 1863*

## SOMMAIRE

*Le nouveau Président du Conseil polonais : M. Antoine Ponikowski.*

*La Quinzaine polonaise.*

*La Reconstitution de l'Etat polonais : Le premier cours de l'Ecole d'état-major de Varsovie. — Henri DE MONTFORT.*

*Impressions de Haute-Silésie. — M. TOUSSAINT.*

*Un vœu de jeunes filles. — FREDRO.*

*Rapports de la Pologne et de la Prusse au XVIII<sup>e</sup> siècle. — Anne-Marie GASZTOWTT.*

*Mariette et les gnomes. — Marie KONOPNICKA.*

*Le Congrès médical franco-polonais.*

*Notre action.*

---

### LE NOUVEAU PRÉSIDENT DU CONSEIL POLONAIS

#### M. ANTOINE PONIKOWSKI

---

M. Antoine Ponikowski, ingénieur agronome, a occupé depuis 1905 un poste au Département National des Améliorations Agricoles à Lwow, et a été, par la suite, nommé professeur à l'Ecole Agricole, puis à l'Institut Polytechnique de Varsovie. En tant qu'homme politique, M. Ponikowski a appartenu, pendant la guerre à l'un des groupes activistes, la *Ligue de l'Etat Polonais*. Lorsqu'on constitua le Conseil de Régence, en 1917, et que se forma le premier cabinet Kucharzewski, M. Ponikowski y prit le portefeuille de l'Instruction Publique. Après la démission du cabinet

Kucharzewski, qui suivit le traité de Brest-Litowsk, M. Ponikowski fut nommé, en 1918, président du Conseil des Chefs des Ministères. Enfin, M. Ponikowski demeura dans le cabinet de M. Steczkowski jusqu'en septembre 1918.

Depuis l'Armistice, M. Ponikowski n'a joué aucun rôle politique. Il se consacra exclusivement aux études agronomiques, et fut appelé à la chaire de l'Institut Polytechnique, poste où il professait encore le jour où on lui offrit la présidence du Conseil.

H. M.

---

### LA QUINZAINÉ POLONAISE

---

31 août. — Le Conseil des Ministres publie un appel aux fonctionnaires invitant ceux-ci à se rendre compte des sacrifices considérables consentis par le pays pour améliorer leur sort et les informant que leur participation aux grèves ne sera tolérée sous aucun prétexte.

1<sup>er</sup> septembre. — Fin de la grève des cheminots. — Suppression du visa polonais des passeports pour les étrangers se rendant à Dantzig. — Mise en vigueur du nouveau tarif intérieur postal.

2 septembre. — M. Witos, président du Conseil, déclare que le ministère remet ses portefeuilles à la disposition de la Diète à tout moment, mais il insiste sur ce fait que la gravité de la situation rend une crise indésirable.

3 septembre. — Relèvement du tarif des fiacres.

5 septembre. — Le coureur français Raffaltin gagne à Varsovie une course cycliste. — Un violent incendie détruit à Lodz le théâtre municipal.

6 septembre. — M. Steczkowski, ministre des Finances, remet sa démission aux mains du Président du Conseil. — Fin de la grève des ouvriers municipaux. — Ouverture du Congrès catholique de Varsovie.

8 septembre. — Démission du cabinet Witos.

10 septembre. — Relèvement provisoire de 50 o/o du tarif des chemins de fer.

12 septembre. — Le gouvernement des Soviets fait remettre au gouvernement polonais une note relative aux secours que la Russie pourrait recevoir de la Pologne. — Réception solennelle à Poznan des médecins français se rendant au Congrès médical franco-polonais de Varsovie.

13 septembre. — Réunion de la Diète. — Conférence sur la Haute-Silésie par l'écrivain français M. Georges Bienaimé, de passage à Varsovie.

14 septembre. — Arrivée des médecins français à Varsovie. — Le Prof<sup>r</sup> Achard, le D<sup>r</sup> Ducosté et sa fille se sont rendus de Prague à Varsovie en aéroplane. Leur voyage qui s'est effectué dans les meilleures conditions, en 2 h. 1/4 seulement, bat tous les records. — Mme Bailly arrive à Poznan.

15 septembre. — Ouverture solennelle du Congrès médical franco-polonais.

16 septembre. — M. Antoine Ponikowski, recteur de l'Institut polytechnique de Varsovie, accepte de former le nouveau ministère.

H. M.

# LA RECONSTITUTION DE L'ÉTAT POLONAIS

Le premier Cours de l'École d'Etat-Major de Varsovie



Au milieu des préoccupations causées par les difficultés de toute nature qu'il lui fallait résoudre simultanément pour faire rapidement de la Pologne reconstituée un Etat moderne, capable de prendre bientôt son rang parmi les grandes puissances, le gouvernement du maréchal Pilsudski ne pouvait se désintéresser de la réorganisation de l'armée nationale. Parmi les principales mesures prises à cet effet, l'une des plus utiles fut la création d'une école d'état-major à Varsovie.

Placé sous la direction technique d'un officier français, le colonel Faury, le premier cours de l'école commença en 1919. Il dura deux années, et il y a quelques jours, le 7 septembre dernier, a eu lieu la remise solennelle de leur diplôme aux premiers élèves officiers. Grâce au dévouement et à la science des professeurs, officiers français et polonais, au zèle et à l'effort de travail des élèves, choisis parmi les officiers de l'armée polonaise les plus éprouvés au feu et dans le service, les résultats obtenus ont été très brillants : 27 élèves ont obtenu la mention « très bien » et 28 la mention « bien ».

La cérémonie a eu lieu en présence du général Sikorski, chef de l'état-major général, qui représentait le gouvernement, et qui a souligné l'importance qu'avait pour l'armée polonaise la création d'un organisme d'état-major sur le modèle des organismes similaires existant actuellement dans les grands Etats.

« Dans un Etat comme la Pologne, a dit en substance le général Sikorski, dans un Etat dont les frontières si étendues ne sont encore ni définitivement ni solidement assises, dont les voisins directs sont au moins inquiétants, la nécessité d'organiser l'armée s'imposait d'une façon impérieuse.

« En évitant les manifestations caricaturales du militarisme, dont la faillite est consommée, n'ayant qu'un seul but, la sécurité de la Patrie, nous avons

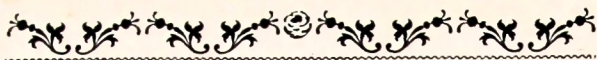
commencé dès les premières heures de la paix, sous la direction personnelle du maréchal Pilsudski, commandant en chef, avec la collaboration la plus dévouée de nos camarades français, la réalisation méthodique de l'organisation définitive de l'armée polonaise, jetant du même coup les fondements solides et infaillibles de la sécurité de l'Etat. »

Le général a montré ensuite que les quelques différences qui pouvaient encore subsister parmi les officiers polonais, du fait de leurs origines et de leurs formations si diverses, étaient en train de disparaître complètement avec l'application des nouveaux règlements qui vont donner à l'armée polonaise une impulsion et une physionomie tout à fait modernes.

Etant données, en effet, la situation géographique de la Pologne et ses possibilités stratégiques, notre alliée ne doit pas compter sur une supériorité numérique à opposer à ses agresseurs éventuels. Bien au contraire ! Nos amis ont donc raison de chercher par-dessus tout à acquérir la supériorité technique et combattive. Ils ont déjà la force morale, et la grande guerre a prouvé qu'en fin de compte, ce sont ces facteurs-là qui assurent la victoire.

L'organisation de l'école d'état-major polonaise et le succès que vient d'obtenir son premier cours, est une nouvelle preuve de la tenace volonté, de l'énergie calme et lucide avec laquelle nos alliés ont entrepris l'organisation moderne de leur Etat. C'est que le « brillant », l'éclat polonais n'excluent nullement le sérieux et le sens pratique. Nous aurons, au cours de cette enquête sur la réorganisation de l'Etat polonais, de nombreuses occasions de le constater et d'imposer définitivement le silence aux détracteurs intéressés de la Pologne.

Henri DE MONTFORT.



## Impressions de Haute-Silésie

(Souvenirs d'un prisonnier de guerre)



Je n'ai pas eu un seul instant l'impression d'avoir quitté la Pologne, quand, avec un convoi de prisonniers de guerre français, au début de décembre 1916, je traversai l'Allemagne orientale pour passer du pays mazure en Haute-Silésie. Mais à l'encontre de la Mazurie, où le sentiment polonais n'est pas encore bien éveillé et dont la population autochtone, de nature timide et de condition misérable, subit le régime de terreur des hobereaux prussiens, seuls propriétaires du sol, les ouvriers hauts-silésiens ont de leur nationalité polonaise la même conscience très nette que leurs compatriotes de Posnanie.

Comment avons-nous été acheminés vers la région industrielle du Sud-Est de l'Empire allemand ? Un zèle douteux dans le travail agricole, et surtout le besoin de bras pour intensifier le rendement des mines de charbon et des usines de guerre, étaient les deux vrais motifs de ce long déplacement. Le chemin est long du camp de Preussisch Holland, en Prusse Orientale, à Beuthen, presque au point de jonction des trois anciennes frontières de Russie, d'Allemagne et d'Autriche (Myslowitz). En chemin, nous trouvâmes des sympathies dans les gares, à Jarotchin et à Kreuzburg notamment, où de gracieuses Polonaises compatissaient à notre infortune, en ravitaillant généreusement les plus malheureux d'entre nous. Après deux jours de voyage dans des wagons de 3<sup>e</sup> classe assez confortables du reste, mais gardés par des sentinelles prussiennes aux regards farouches et aux gestes brutaux, nous fîmes à Bobrek une entrée qui, loin d'être sensationnelle, attira pourtant vers nous un nombreux cortège d'ouvriers polonais et de prisonniers russes. Bobrek est un bourg de la banlieue immédiate de Beuthen, dont la mise en exploitation de la Mine Comtesse Jeanne (*Graefin Johanna Grube*) a fait la prospérité.

Les deux *Unteroffiziere* qui nous reçurent nous désignèrent tout de suite notre local, une chambre (*Stube*) avec des lits superposés sur trois étages où les puces et les punaises se livraient à de joyeux ébats. Des prisonniers russes l'avaient évacuée la veille, et leur séjour prolongé expliquait la présence de toute cette vermine. Deux grandes fenêtres grillagées nous permettaient de contempler les deux puits de la mine, des monticules de charbon, des rames de wagonnets, des bâtiments aussi multiples que mystérieux. Comme horizon : des palissades hérissées de fil de fer barbelé et de hautes portes cadenassées ; comme odeur : des relents de cuisine sentant l'orge brûlée, les choux et les betteraves fermentés, un goût de poisson pourri, dont l'âcreté prenait à la gorge. Dès le lendemain, je me livrai à des investigations dans le bâtiment qui logeait les prisonniers et je fis connaissance de deux hommes de garde. L'un était un Polonais de Poznan, l'autre un Lorrain de Sarrebourg. Tous deux m'expliquèrent de

leur mieux dans quel traquenard nous étions tombés. Je n'ai jamais oublié l'élan de sympathie naturelle qui me portait vers ces deux hommes, me confiant dès notre première conversation leurs pensées et leurs espoirs. L'un me disait, dans un pur français et avec un magnifique accent lorrain qui m'enchantait, la surveillance constante que ses chefs militaires faisaient exercer sur lui, sa certitude dans la victoire alliée qui serait le juste châtement infligé à la caste pangermaniste responsable de la catastrophe européenne, ses souffrances, ses privations. L'autre venait me chercher dans ma chambre, éveillait au début les soupçons de mes camarades aussi bien parce qu'il ignorait le français que parce qu'il avait conservé la déplorable habitude de se couvrir constamment d'un casque à pointe au lieu de se coiffer d'une casquette. Il me parlait avec discrétion de la résurrection future et certaine de sa patrie et, prenant ses précautions pour ne pas être découvert, il me tendait habilement un journal allemand de Beuthen ou de Kattowitz qui faisait l'aveu d'une avance française au Nord de Verdun ou me donnait sur les événements de la guerre, une opinion moins partielle que l'infâme *Gazette des Ardennes*.

Mes compagnons de captivité qui, dès le premier jour, m'avaient chargé de prévenir les autorités militaires prussiennes de leur décision bien arrêtée de ne jamais descendre au fond de la mine, furent tout de suite considérés comme des gens enclins au moindre effort ; la fréquentation par eux des prisonniers polonais dans une chambre voisine acheva de les rendre suspects. Il faut reconnaître pourtant que les sous-officiers du kommando ne firent aucune difficulté pour nous conduire à l'office catholique de l'église de Bobrek ; des Français mécréants même y assistaient, par curiosité, en compagnie de prisonniers polonais, fervents chrétiens pour la plupart. Je songe parfois encore aujourd'hui à la surprise de mes compatriotes qui, le jour de Noël, entendirent en allemand, en polonais et en français la lecture de l'Évangile. L'accent était certes différent de celui entendu dans nos églises françaises, mais il y avait là une intention louable qui n'avait échappé à nul d'entre nous. Il faut peut-être avoir été prisonnier de guerre pour comprendre de telles manifestations en pays ennemi pendant la guerre. Les Polonais, seuls, avaient cette audace !

Le directeur de la mine, revêtu d'un uniforme d'officier prussien, se promenait souvent dans les allées qui séparaient les différentes annexes, mais jamais il n'adressait la parole à un prisonnier ; il se serait cru mortifié ou avili.

Cet individu, qui avait le même mépris pour les ouvriers polonais, poussait même le dédain jusqu'à refuser d'entendre les doléances des interprètes. L'attitude de ce Prussien prétentieux et distant me donnait une idée à peu près juste de l'état d'esprit de la caste des *hobereaux* à laquelle il appartenait sûrement. Un jour, pourtant, un des sous-officiers du poste me fit appeler par un *Wachtmann* (homme de garde) pour me déclarer que le *Herr Direktor* était profondément mécontent du travail des Français, et qu'il avait insisté auprès des autorités militaires de Beuthen pour obtenir notre retrait de la *Graefin Johanna Grube*. Mes compagnons, prévenus, s'amuserent fort du tour que les Allemands voulaient nous jouer, mais ils se consolèrent vite à la pensée qu'ils ne pourraient pas tomber plus mal et que du moins ils avaient réussi à ne pas descendre au fond de la mine.

Mais où devons-nous aller ? Tel est l'angoissant dilemme que se posait chacun de nous sans parvenir à résoudre le problème. Notre départ était désormais certain, mais la

date indéterminée. Nous allions quitter nos braves amis polonais, compagnons de douleur et de misère. Nous allions nous séparer de prisonniers que nous avions si vite distingués sous l'uniforme russe, et dont la sympathie, toujours croissante, rendait notre existence moins morose. Enfin, un dimanche matin de janvier 1917, nous reçûmes l'ordre de préparer notre bagage et de nous tenir prêts. Nous nous mîmes en route. La neige tombait à gros flocons et le verglas rendait notre marche plus lente. Nous eûmes un moment l'intuition d'être conduits à la gare de Bobrek, mais le sous-officier qui commandait la colonne prit son air le plus sarcastique pour dire : « *Nein! Weiter!* » (Non, continuez!)

Sans observer l'ordre des rangs, sans prêter même attention aux noms des villages que nous traversions, nous fîmes plus de dix kilomètres. Des Polonais, au passage, nous regardaient avec compassion, et la longueur des chaussées désespérait les plus courageux d'entre eux. L'*Unteroffizier* ayant refusé de me dire notre lieu de destination, je pris mes dispositions pour me tenir en queue du convoi et pour demander ce renseignement au jeune Lorrain de Sarrebourg qui faisait partie de la garde. Il me chuchota le nom de Friedenshütte, mais me fit signe de me méfier du sous-off qui avait vu notre entrée en conversation. Celui-ci ayant pris la tête de la colonne, je gardai la même place et repris mon entretien avec mon homme. Il m'expliqua que nous allions dans une aciérie (*Stahlwerk*), que le travail serait certainement plus dur qu'à Bobrek, mais que la nourriture y était plus copieuse. Je lui répondis que nous allions perdre, en somme, d'un côté, ce que nous gagnions de l'autre, et qu'à tout compte faire, nous étions trop mal notés pour nous faire des illusions sur la possibilité d'une amélioration de notre sort. Des larmes tombèrent des yeux du Sarrebourgeois, et ce fut sa seule réponse.

Quand nous fîmes notre entrée dans le camp de prisonniers de Friedenshütte, nous étions déjà édifiés sur nos conditions nouvelles de vie. Le sous-officier, chef de l'*Arbeitskommando*, avait une grosse figure bestiale, et s'adressa à moi pour me demander la raison de notre changement qu'il n'ignorait évidemment pas. Ce Prussien corpulent portait sur le visage le masque de la brutalité ; je remarquai la cravache suspendue à son ceinturon. La présence de nerfs de bœufs, de gourdins de différentes dimensions, de bouts de câbles en acier dans le corps de garde, acheva de confirmer mon impression première. Depuis longtemps, les sentinelles maniaient ces instruments avec dextérité sur la tête et sur les reins des prisonniers russes. Les Français qui travaillaient déjà à l'*Oberschlesische Eisenbahnbedarf Aktiengesellschaft*, et avec qui nous prenions contact, nous assurèrent que les prisonniers polonais, serbes et russes étaient habitués à ce régime de civilisation germanique.

Dès le lendemain, mes compagnons furent employés aux fours à coke ; cultivateurs pour la plupart, ils n'avaient jamais connu le travail dans les usines, et les conseils des vieux prisonniers les sauvèrent plus d'une fois des impitoyables repréailles. Si j'évoque aujourd'hui ces dures années d'exil, ce n'est pas seulement pour écrire ce que j'ai vu en Haute-Silésie, c'est pour rendre à la population civile polonaise l'hommage qui lui est dû, et pour lui témoigner la reconnaissance profonde que lui doivent de nombreux prisonniers français.

Parlons de quelques Boches d'abord. Tholl, le sous-officier dont je parle plus haut, synthétisait très exactement

le parfait type de la brute. Il frappait et faisait frapper les prisonniers. Un homme ne prenait-il pas la précaution d'éteindre sa cigarette au rassemblement quotidien, était-il en retard d'une seconde au moment du départ des équipes pour le travail, ne se découvrait-il pas assez vite à l'appel du soir pendant la prière des Russes, une gifle ou un coup de cravache le rappelait vivement à la vérité cruelle. Ce fameux Tholl était acquiné avec un autre misérable nommé Schoengart, qui cumulait les fonctions de *Brandinspektor* (officier de sapeurs-pompiers) et de surveillant général du camp de prisonniers, dont l'administration lui était confiée par la direction de la fabrique. Ce bandit vendait ou faisait vendre une partie des denrées destinées aux hommes. Pour eux, la soupe aux œufs de poissons, aux betteraves, aux pommes pourries, devait suffire. Quant au médecin, le Dr Hertvig, il ne reconnaissait malades que les prisonniers ayant plus de 38° de fièvre, ou ceux portant la marque d'un accident grave. Avait-il deux hommes à opérer, il utilisait la même paire de ciseaux pour les deux, sans la désinfecter et sans même l'essuyer. Il charcutait une plaie pour le plaisir de faire souffrir le patient et de le faire crier. Il se contentait de sourire quand un Russe hurlait de douleur, et aux Français, en enfançant son bistouri dans un abcès, il disait : « Bis Verdun! » ou « Bis Paris! » avec un rire sadique. Hertvig ne prenait d'ailleurs pas plus de précaution pour ses malades civils polonais, qui devaient supporter ses extravagances, et qu'il ne ménageait pas davantage « dans l'intérêt de la patrie allemande ».

Ces quelques faits pris au hasard, et dont j'ai été le témoin, suffisent à démontrer les excès du régime prussien en Haute-Silésie polonaise. Je pourrais citer d'autres actes de la barbarie germanique, mais je préfère de beaucoup évoquer le souvenir des nobles populations polonaises avec lesquelles je me trouvais en contact quotidien, et dont j'ai appris à admirer la vaillance et à apprécier le cœur.

Etroitement surveillés, astreints à un labeur de forçats, les ouvriers de Friedenshütte, indigènes ou prisonniers civils polonais du *Royaume*, étaient traités par la Direction de l'Usine comme du vil bétail. Mises sur le même pied d'égalité que les hommes, les femmes et les jeunes filles chargeaient à la fourche des wagonnets de coke, à la pelle des wagonnets de minerai de fer, déchargeaient des wagons de charbon, travaillaient dans les fours à chaux et accomplissaient courageusement les plus dures besognes. Mobilisées comme les hommes, elles recevaient, comme eux, directement des contremaitres leurs cartes d'alimentation. Beaucoup d'entre elles avaient pitié des Français nécessiteux, partageaient avec eux leur maigre pitance, leur donnaient du sucre, des pommes de terre, du pain. Dans leur naïveté touchante, elles tenaient la France pour un paradis lointain, la terre du rêve et de l'idéal, la nation dont il ne faut parler qu'avec respect. Un jour, à la suite de la plainte d'un *Obermeister* (contremaître), des sentinelles prussiennes, demandées au poste de police, rudoyaient sauvagement des malheureux prisonniers sans défense ; des ouvrières s'interposèrent énergiquement pour mettre fin à ces scènes scandaleuses, et obtinrent gain de cause.

Ces souvenirs restent gravés dans les esprits ; après trois années, mes pensées, aujourd'hui encore, se reportent à notre existence en Haute-Silésie. Je songe à ces familles de mineurs et de métallurgistes de Karf, de Rudahammer, de Bielschowice, de Zabrze, de Lipine,

à ces foyers de la Pologne triomphante, où il est défendu de prononcer un mot allemand. Je songe à cette race prolétarienne, où passait déjà, pendant la guerre, le souffle vivifiant de la liberté. Je revois toujours ces braves filles de Pologne penchées sur les tombes des deux ou trois Français enterrés au cimetière de Friedenshütte, et dont les sépultures sont aujourd'hui encore pieusement entretenues. Je pense à tout cela, et je me dis souvent que si les heures d'exil ont paru moins longues à beaucoup d'en-

tre nous et les années de captivité moins cruelles, c'est à ces femmes de Silésie que nous en sommes redevables. Quand les cheminées de fabriques et les puits des charbonnages limitaient nos horizons et nos espérances, ces nobles Polonaises, vêtues de haillons, amaigries, trouvaient des paroles de confiance et d'espoir pour dissiper notre tristesse et pour chasser nos angoisses...

MAURICE TOUSSAINT.

# UN VŒU DE JEUNES FILLES

Par FREDRO

COMÉDIE EN CINQ ACTES

## RÉSUMÉ DES SCÈNES PRÉCÉDENTES

L'action se passe à la campagne, chez Mme Dobrojska. Sa fille Angélique et Mlle Clara ont fait vœu de ne jamais se marier. Albin, épris de Clara, ne cesse de se lamenter. L'étourdi Gustave écoute, sans en tenir compte, les bons conseils de son oncle Radoste. Toutefois, il aime Angélique, et n'est pas peu fâché de la trouver indifférente à ses aveux. Les piquantes railleries de Clara achèveront de l'exaspérer.

GUSTAVE (près d'éclater et se retenant à peine). — Ainsi, je dois me taire?

ANGÉLIQUE. — Oui.

GUSTAVE. — Et pour longtemps?

ANGÉLIQUE. — Pour toujours.

GUSTAVE (se lève et dit avec ironie). — Mais on ne me donna jamais un ordre plus gracieux et d'une manière plus agréable. (Il se promène.) Aimer et se taire toute la vie seulement. (S'arrêtant devant Angélique.) D'où vient cependant cette aversion que j'inspire? Où en est la cause? Si cette aversion vient de mes fautes, peut-être pourrai-je l'atténuer. Dites-moi, de grâce, d'où vous vient cette répugnance?

ANGÉLIQUE. — Je n'ai d'aversion ni de répugnance pour personne au monde.

GUSTAVE. — Je sais qu'il n'est pas facile d'inspirer tout de suite de l'amour, mais il est presque impossible d'inspirer tout de suite de la haine. Je représente cependant aujourd'hui ce triste et nouvel exemple.

ANGÉLIQUE. — Laissons-là ce sujet désagréable.

GUSTAVE. — Il vous est facile de l'ordonner; y obéir est au-dessus de mes forces! (Avec une chaleur croissante). — Ecoutez, Angélique, écoutez une voix qui vous confie toutes ses vœux de bonheur et d'avenir! (Angélique se lève.) Mon âme se présente devant vous sans voile, comme devant la divinité; vous portez dans vos mains la balance de mon bonheur ou de mon malheur; pesez-les, mais pesez-les lentement... (Angélique veut

sortir, Gustave l'arrête.) Ecoutez : je ne demande pas que vous partagiez mes sentiments; on n'obtient pas par la prière ce qui ne vient que du cœur; mais ne dédaignez pas mon projet, mon projet louable de consacrer tous les soins et toutes les forces dont l'amour peut disposer à gagner ce que je ne possède pas encore aujourd'hui. Mais indiquez-moi, indiquez-moi, Angélique, une voie salutaire... (Il retient Angélique qui veut sortir.) Comment! Vous implorerais-je donc en vain!... (A genoux devant Angélique) à vos pieds... un peu de pitié!...

(Angélique sort par la porte de droite, Gustave reste atterré dans sa position et ne se relève qu'au moment de l'entrée de Clara.)

## SCÈNE VI

GUSTAVE. — CLARA (arrivant par la porte de gauche.)

CLARA. — Qu'est-ce que cela signifie? Sont-ce des actions de grâces ou bien est-ce un acte de pénitence pour un excès de sévérité?

GUSTAVE. — Vous vous trompez également dans vos deux conjectures. Je me trouvais fatigué d'avoir été trop longtemps assis, et j'étais mis à genoux rien que pour changer de position.

CLARA. — Oh! non, non; je sais très bien ce qui a eu lieu. On n'a tenu aucun compte des regards mélancoliques, les soupirs n'ont pas produit leur effet, on n'a pas écouté les phrases... Il ne restait plus que de se jeter aux genoux de la belle et d'invoquer son amour ou la mort! Alors, il fallait avoir à la main une épée, un poignard, un couteau ou du moins une paire de ciseaux! (Elle rit.) Mais quoi! nous n'avons plus de sentiment ni de parole, et cela après le premier combat. Ah! la victoire a dû être si facile qu'elle m'étonne plus par sa facilité qu'elle ne me réjouit par son résultat!

GUSTAVE. — Le carquois est vidé. Mettons donc toutes les plaisanteries à part. Ah! Mademoiselle Clara, vous me voyez au désespoir!

CLARA. — Je retrouverai encore des armes pour la

défense. Mais, sans raillerie, que veut dire ce changement? Ce n'est peut-être que la suite d'un réveil bien matinal? Ou bien l'effet d'un instant de folie?

GUSTAVE. — Je suis hors d'état de lutter avec vous: car mon âme est accablée et j'ai trop la conscience de mes torts. Hélas, je perds même de vue, l'objet de mes désirs, cet objet que je croyais bientôt pouvoir atteindre. Et ce qui m'est le plus douloureux, c'est que je paie mes fautes de tout mon bonheur et que je suis encore obligé d'avouer que mon châtement n'est que justice! Ainsi, soit qu'il vous plaise de blâmer ma légèreté et ma présomption, soit que vous qualifiez mon étourderie de sottise, soit enfin que vous trouviez mon manque de politesse punissable, tout ce que vous prononcerez contre moi sera moins dur que les reproches que je me fais.

CLARA (*avec une feinte humilité*). — Je ne viens que trop d'éprouver, il y a un moment, toute la supériorité de l'esprit d'un homme sur celui de notre sexe pour que je me permette d'engager une nouvelle lutte. Lorsque l'homme, dans sa magnanimité, daigne modestement avouer ses torts, je ne puis que tout approuver, par mes paroles ou par mon silence. Mais ce repentir sincère, ces remords si méritoires, dans quel crime puisent-ils leurs sources?

GUSTAVE. — Ah! Mademoiselle Clara, je viens d'apprendre à connaître Angélique.

CLARA. — Je ne vois jusqu'ici aucun motif de désespoir.

GUSTAVE. — Ce n'est qu'après l'avoir connue, que je vois combien j'ai eu de torts à son égard.

CLARA. — Monsieur Gustave l'aime donc, apparemment?

GUSTAVE. — Dites que je l'adore, vous n'aurez pas dit trop.

CLARA. — Mais n'est-ce pas une de ces passions frivoles?

GUSTAVE. — C'est l'amour le plus pur que le ciel puisse voir.

CLARA. — Et vous croyez à la constance de votre sentiment?

GUSTAVE. — Il ne s'éteindra qu'avec la vie.

CLARA. — Angélique n'a pas, sans doute, voulu croire tout cela?

GUSTAVE. — Elle ne veut même pas m'entendre, c'est là mon désespoir!

CLARA (*après une pause*). — C'est mal... peut-être m'écouterait-elle?

GUSTAVE. — Ah! si l'amitié voulait expliquer ce que l'amour n'ose plus dire!

CLARA. — Quand je lui aurai dépeint le changement qui s'est opéré en vous, votre repentir...

GUSTAVE. — Ah! Mademoiselle Clara, vous devinez mes vœux!

CLARA. — Je lui dirai ce que Monsieur Gustave était auparavant...

GUSTAVE. — Employez de fortes couleurs, ne me ménagez pas!

CLARA. — Qu'il était gai, comme d'ordinaire un jeune homme...

GUSTAVE (*l'interrompant*). — Vif, léger, frivole, étourdi...

CLARA (*l'interrompant à son tour*). — Vaniteux, méchant, orgueilleux, amoureux de lui-même...

GUSTAVE. — Ce serait un peu trop fort... oui, trop fort.

CLARA — Qu'il ne voyait en elle qu'une enfant campagnarde...

GUSTAVE. — C'est un peu trop fort...

CLARA. — Qu'il croyait, dans sa fatuité que la politesse est déplacée en province!

GUSTAVE. — C'est beaucoup trop fort.

CLARA. — Qu'un manque de bon sens...

GUSTAVE. — Allons, c'est dépasser les bornes, vous chargez le tableau!

CLARA (*du ton le plus aimable*). — Oui, les couleurs sont prononcées; je ne ménage pas les reproches; mais d'un autre côté je lui dirai que celui qui a reconnu ses défauts en est déjà corrigé; que l'amour sincère qui vous transporte ne sera que plus durable pour n'avoir pas été aussi subit, et que, si elle ne peut pas encore vous payer de retour, au moins doit-elle déjà vous montrer quelque confiance.

GUSTAVE. — Ah! ma chère Mademoiselle Clara, vous lisez dans mon âme: c'est cela, c'est cela à la lettre...

CLARA (*éclatant de rire*). — Ha! ha! ha! je ne puis me retenir plus longtemps!... Ha! ha! ma chère mademoiselle Clara! C'est excellent! Oh! quel excellent moyen j'ai trouvé pour désarmer ce terrible M. Gustave! (*D'un ton sérieux*.) Oui, l'habileté des hommes ne devrait jamais nous effrayer; tenons-nous seulement en garde contre notre propre faiblesse. J'espère que tous les témoins d'une semblable scène ne pourraient se refuser d'avouer que l'homme n'est pas si difficile à subjuguier! Si vous vous fiez entièrement à lui, vous le verrez bientôt se dresser comme un serpent flexible et prêt à lancer son venin. Opposez-vous à ses caprices, ayez une volonté ferme, il deviendra à l'instant féroce comme un lion ou comme un tigre; mais chantez-lui le refrain de sa chanson, donnez-vous l'air d'être vaincue à chaque dispute, tournez toujours dans le cercle de ses idées, et par un fil de soie, vous le mènerez au bout du monde. La scène d'aujourd'hui ne peut que me confirmer dans cette opinion, que je suis ravie de vous avoir exprimée; après quoi, Monsieur, il ne me reste plus qu'à me reconnaître (*elle fait une profonde révérence*) pour votre très humble servante!

(*Elle sort.*)

(*A suivre.*)



## LES RAPPORTS

# de la Pologne et de la Prusse

au XVII<sup>e</sup> siècle



Mlle Anne-Marie Gasztowtt a bien voulu mettre au service de nos lecteurs sa plume élégante et son érudition. Elle sera revivre pour eux la Pologne du passé, ses enseignements, ses grands souvenirs.

Le XVII<sup>e</sup> siècle a été, pour la Pologne, une époque difficile et complexe. Ses voisins, jusque-là, ne formaient que de petits groupes isolés, ou des tribus encore sau-

vages ; sa puissance et son influence s'étendaient sur eux sans conteste. Sous les Jagellons, elle avait été le seul grand Etat de l'Est ; depuis sa conversion au catholicisme, elle formait une « marche » avancée de la civilisation latine en face de l'immense Asie. Elle avait donc eu surtout à redouter les invasions mongoles ou tatares, la grande ruée qui ne cessait de menacer l'Europe. A partir du XVII<sup>e</sup> siècle, la situation va changer. D'abord, à l'extérieur, les voisins qui n'étaient que des vassaux deviennent ambitieux, leur politique n'a plus qu'un but : affaiblir la Pologne, s'agrandir à ses dépens ; et, pour cela, on les voit employer, avec une continuité, un esprit de suite vraiment remarquables, tantôt la ruse, tantôt la force. C'est pourquoi, à l'heure où la Pologne se réforme, où elle se trouve forcément dans une situation géographique et politique presque semblable, il est doublement curieux... et utile d'étudier les moyens par lesquels ces petits voisins sont devenus si puissants, et par quel lent travail ils ont réussi à ébranler la Pologne pour la supprimer plus facilement à l'heure des partages. Ce travail de taupe commence surtout, ou du moins se précise, au XVII<sup>e</sup> siècle. C'est lui que nous allons suivre particulièrement aujourd'hui, mais ce n'est pas alors le seul péril qui menace la Pologne. A l'intérieur, une véritable guerre civile, une lutte sociale d'une épouvantable âpreté lui arrache l'Ukraine, vers la moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, et, presque à la même époque, la déplorable coutume du *liberum veto* s'introduit parmi les diètes et conduit à tous les excès de l'anarchie. Ainsi, tandis que les grands Etats modernes s'organisent, que les monarchies absolues, mais éclairées, établissent partout la centralisation et l'unité, la Pologne, veuve des Jagellons, est exposée à tous les hasards de l'élection, et tandis que la France, après le traité de Westphalie, qui abat pour plus de deux siècles la puissance allemande, s'épanouit dans l'harmonieux équilibre de son grand siècle, la Pologne, après la guerre avec la Suède et le traité d'Oliva, ne s'aperçoit pas qu'elle laisse croître à sa porte ses pires ennemis, les descendants des Teutoniques détestés qui, dès ce moment, s'apprentent à réaliser les plus vastes desseins.

On connaît l'histoire de la formation du duché de Prusse. Les chevaliers teutoniques, envoyés pour convertir les peuplades slaves des bords de la Baltique, ne cherchèrent, au contraire, qu'à massacrer ou à exploiter ces peuples doux et pacifiques dont la religion n'était point cruelle. Ils opprimèrent et soumièrent complètement les Prusses et les Borusses (leur prenant jusqu'à leur nom!), et ils en auraient bien fait autant avec les Lithuaniens si leurs incursions, dont le pillage était le but, ne s'étaient heurtées à une résistance farouche de la part des fidèles de *Perkunas* et du *Znicz* (1).

Ces moines pillards et sanguinaires devinrent, au moment de la Réforme, des moines apostats. Leur grand-maître, Albert de Brandebourg, sécularisa tous les biens de l'Ordre qui constituèrent alors, pour lui et les siens, un fief laïque : le duché de Prusse. La Pologne, selon ses traditions de libéralisme et de tolérance, laissa faire, à condition que le nouveau duc lui prêterait hommage et s'astreindrait à toutes les obligations du vasselage. Le duché de Prusse était une enclave en Pologne, presque une province polonaise.

Mais, au seuil du XVII<sup>e</sup> siècle, dans le grand mouvement d'ordre et d'administration qui emporte tous les esprits, sous l'influence latine retrouvée par la Renaissance, les ducs de Prusse sentent germer en eux des ambitions effrénées ; ils doivent les cacher, car ils sont pauvres et faibles, et ce n'est qu'à force de mines et de sapes, qu'ils ruineront leurs puissantes voisines : la Pologne d'abord, l'Autriche bien plus tard.

Par mariage et héritage, ils ont acquis le Brandebourg. Par héritage et conquête, au début du XVII<sup>e</sup> siècle, ils arrivent à avoir un pied sur le Rhin, avec Clèves et Juliers ; la dignité électoral leur donne une importance nouvelle ; ils ne veulent plus être seulement « le marquis de Brandebourg » et celui qu'on appela le *Grand Electeur*, et qui a eu les vues les plus exactes sur l'avenir de sa maison, qui a le mieux tracé leur voie à tous les Hohenzollern, comprend que c'est par la Prusse qu'il arrivera au rang de souverain. Dans le Brandebourg, qui est terre d'Empire, il ne peut rien faire, nul n'a le droit d'être tout à fait indépendant, ni surtout de porter la couronne royale en face de l'empereur (1) ; mais hors de l'Empire, il y l'enclave prussienne, le legs des Teutoniques ; c'est dans ce coin lointain des bords de la Baltique qu'il faut acquérir puissance et indépendance, mais comment ? Le duc n'est que l'humble vassal du roi de Pologne : il faut dénouer ce lien du vasselage. C'est là le premier acte de la marche vers l'hégémonie de toute l'Allemagne, but secret des Hohenzollern.

Pour y parvenir, le Grand Electeur va se livrer à une série d'attitudes contradictoires, à une politique toute machiavélique, qui dénotent sans doute une habileté consommée, mais en même temps une pratique de la ruse, un manque total de scrupules qui peuvent, à bon droit, inspirer les plus justes craintes aux autres nations obligées de négocier avec la Prusse.

La guerre entre la Pologne et la Suède créa les circonstances favorables dont allait profiter le Grand Electeur. Sigismond-Auguste, le mélancolique et fidèle amant de Barbe Radziwill, mourut sans enfants ; en lui s'éteignait la race illustre des Jagellons. Mais l'attachement de la nation à cette race fut tel, que les deux sœurs de Sigismond-Auguste, Anne et Catherine, portèrent chacune la couronne de Pologne dans la famille de leurs maris, l'une au palatin de Transylvanie, Bathory, l'autre à un cadet de la maison des Wasa. Les princes issus de cette seconde union régnèrent en Pologne, mais ils continuèrent d'avoir des prétentions sur le trône de Suède. Jean-Casimir Wasa, à son accession au trône, en 1648, les renouvela avec éclat, et cette ancienne rivalité, jointe à toutes sortes de querelles de voisinage, amena la terrible invasion suédoise de 1654, celle à laquelle Bossuet fait allusion dans l'oraison funèbre d'Anne de Gonzague, quand il dit : « Charles-Gustave parut à la Pologne, surprise et traînie, comme un lion qui tient sa proie dans ses ongles, tout prêt à la mettre en pièces... » Plus près de nous, Henri Sienkiewicz a décrit cette guerre sanglante dans son beau livre intitulé : *Le Déluge*. Tous les ennemis de la Pologne profitèrent de cette agression pour tomber à la fois sur elle. La conquête suédoise semblait totale. Jean-Casimir, sans ressources, fuyait en Silésie ; la Pologne paraissait déjà effacée de la carte de l'Europe, quand, tout à coup, une

(1) *Znicz* ou feu sacré qu'adoraient les Lithuaniens se rattachant ainsi aux plus anciens rites de la famille indo-européenne. Cf. Fustel de Coulanges : *la Cité antique*.

(1) Au XVIII<sup>e</sup> siècle, on verra plusieurs Electeurs chercher ainsi des couronnes en dehors de l'Empire : l'Electeur de Saxe deviendra roi de Pologne, celui de Hanovre roi d'Angleterre.



résistance presque miraculeuse, au couvent de Czestochowa, arrêta l'effort de l'ennemi, donna le temps aux patriotes de s'organiser et de repousser l'invasisseur. La Pologne s'était sauvée, comme elle le fera tant de fois encore, grâce aux ressources inépuisables de son enthousiasme et de son dévouement.

C'est alors que la conduite du duc de Prusse, Frédéric-Guillaume, apparut louche... et fructueuse. Lorsque l'invasion suédoise se précipitait sur la Pologne, Jean-Casi-

teur, prévoyant leur échec, se retourna vers le vrai roi, Jean-Casimir, et lui offrit de soutenir sa cause, à condition qu'il lui confirmât la possession de la Prusse, sans obligation d'hommage. Ce fut l'objet du traité de Welhau (1) (1657). Ainsi, quel que soit le vainqueur, le Grand Electeur était tranquille. La paix d'Oliva, en 1660, ratifia ces avantages. Le gain nous semble de peu de valeur; il fut capital, au contraire, dans toute l'histoire du développement de la puissance prussienne. Il permit



Frontières de 1772.

..... Démarcation des territoires ci-devant allemands, autrichiens et russes.

■ Territoires détachés de la Pologne avant 1772.

mir, éperdu, demanda partout du secours ; il rappela à l'électeur de Brandebourg ses obligations envers l'Etat polonais. Celui-ci fit alors semblant de disputer à Charles-Gustave la Prusse et la Poméranie, mais, par une sorte d'enchantement, les remparts de Thorn(1); de Marienbourg, d'Elbing, tombèrent devant les Suédois. Frédéric-Guillaume conclut alors un traité avec Charles-Gustave par lequel, en lui promettant son concours, il se faisait céder la Prusse ducale, en toute souveraineté. Mais l'année suivante, quand le sursaut national de la Pologne rendit la situation des Suédois extrêmement difficile, le Grand Elec-

teur au marquis de Brandebourg de prendre ce fameux titre de « roi en Prusse », puis de roi de Prusse, et enfin de ceindre plus tard la couronne impériale. Et même aujourd'hui, sa race a beau être déchue de toutes ces grandeurs, son œuvre a subsisté, pour le malheur de la Pologne et de la France, et la dénomination de la Prusse s'étend sur toute l'Allemagne ; elle aurait voulu s'étendre sur toute l'Europe. Que la faiblesse de Jean-Casimir serve de leçons aux dirigeants polonais actuels : méfions-nous de la duplicité prussienne !

ANNE-MARIE GASZTOWTT.

(1) Thorn, en polonais Torun.

(1) Welhau, sur la Prégel.

# MARIETTE ET LES GNOMES

par Marie KONOPNICKA (Suite)

## RESUMÉ DES PRÉCÉDENTS CHAPITRES

*Le renard Grassot a égorgé les oies de Mariette l'orpheline, mais la reine Tatra, près de qui l'a conduite le gnome Terre-à-Terre, les lui a ressuscitées.*

*Les autres gnomes et leur roi Brillot se sont installés pour la saison chaude dans la Vallée-des-Rossignols, près de la chaumière où demeure avec ses deux garçons, Jacquot et Albert, le pauvre paysan Gratton, que la misère a rendu paresseux et méchant.*

*Le profond amour du peuple polonais pour sa terre, son sens poétique et musical se manifestent dans les suivants chapitres.*

## *Le concert de Maître Sarabande*

Le vieux Roi réfléchissait et se demandait comment récompenser le pauvre Gratton de l'hospitalité qu'il accordait dans ce coin à lui-même et à sa suite.

Les gnomes ne distribuent pas volontiers l'or, l'argent et les pierres précieuses commis à leur garde. Ils préfèrent aider les gens laborieux dans leur travail, car cela ennoblit le bienfaiteur et l'obligé.

Mais comment aider le pauvre Gratton dans son travail ?

Gratton lui-même, quand il revient à la maison, et qu'il jette un coup d'œil autour de lui, sent les bras lui tomber. Les balayures restent dans un coin ; de sales toiles d'araignées pendent du plafond ; les trous du poêle ne sont pas bouchés ; devant le poêle, quantité de cendres ; le banc et la table sont malpropres et les murs décrépits.

— C'est trop de misère pour mes forces, se disait Gratton. Si je mettais tout cela en ordre, à quoi cela m'avancerait-il ? Cela va mal, sûr, mais cela ne peut pas aller mieux. Autant que j'allume ma pipe.

Il allumait sa pipe ou bien se jetait sur le grabat et s'endormait.

Ce n'était pas un méchant homme que ce Gratton, mais une fois abattu par la misère, il n'avait pas eu de force pour se relever. Il avait perdu confiance en lui-même. Ce champ abandonné aurait pu le nourrir, ainsi que ses enfants, s'il l'avait cultivé. Mais, comme le champ était plein de vieilles souches, de pierres et de trous, et de toutes sortes de broussailles, Gratton n'avait pas eu le courage de s'y mettre.

— Bah ! disait-il. Si j'avais un carré de pommes de terre, cela me vaudrait mieux que ce bout de champ. Mais là, c'est racine sur racine, pierre sur pierre. Quand j'userais mes mains jusqu'au coude, je n'arri-

verais à rien. Il faudrait bêcher le tout, drainer les eaux, arracher les souches, emporter les pierres, défricher à la hache, et alors seulement, on pourrait labourer. Mais moi, allons donc ! Est-ce que j'ai une hache convenable ? Est-ce que j'ai une bonne bêche ? Est-ce que j'ai une charrue, une herse ? Est-ce que j'ai assez de forces pour un pareil travail, avec ces quelques pommes de terre que je mange sans graisse, et au besoin sans sel ? Allons, Allons ! Ce n'est pas pour mes forces. Ah ! non !

Il attelait le cheval au chariot et allait à la ville pour y gagner quelques sous.

Maigre gain que le sien ! Quand il avait mangé un quignon de pain, acheté une poignée d'avoine pour le cheval, payé l'octroi, et quand, par-dessus le marché, il était entré à l'auberge, il s'en revenait la bourse vide, et c'était toujours le même refrain. Il était rare qu'il restât quelque chose pour les enfants.

Mais comme le cheval était l'unique possession du pauvre Gratton, le Roi Brillot ordonna à ses gnomes de bien l'étriller pendant la nuit, de lui frotter le poil avec de la rosée, de lui enduire les sabots de gras de moustique, de lui tresser la crinière et de la peigner, de lui mettre dans sa mangeoire l'herbe la meilleure, et de lui apporter du trèfle dans son râtelier, de ce trèfle qui pousse au bord des chemins ; puis, de lui faire boire de l'eau de source, de mettre dans sa litière des mousses et des aiguilles de pin, de chasser loin de lui les mouches et les taons et de lui enseigner de jolies allures.

Les gens qui avaient connu ce cheval s'étonnaient de sa transformation.

— Peut-être bien, Gratton, que vous l'avez troqué contre un autre, en ajoutant à la bête une bonne somme ? lui demandaient les uns ou les autres.

Mais Gratton se contentait de sourire, car il savait par son grand-père et son arrière-grand-père que, s'il se trouve des gnomes dans le voisinage, le cheval est dans son écurie comme un coq en pâte ; l'eau coule sur lui sans le mouiller, tant il est gras.

Le chariot aussi était mieux arrangé. Parfois, dans la nuit tranquille et noire, la cour de Gratton était éclairée et pleine de brouhaha. Azurin lavait les roues, Fétu réparait la banne, Rondouillard graissait l'essieu, Tison fabriquait un moyeu sur sa propre forge. Le travail marchait comme chez un propriétaire.

Quand la suite royale avait travaillé la nuit avec ardeur, le vieux Roi en personne allait, le matin, dans la forêt, pour veiller sur les fils de Gratton, quand ils allaient chercher du bois.

La forêt se dressait, épaisse et profonde. Le vent

seul frémissait doucement tout en haut, et agitait les sapins noirs en disant de grandes et fortes paroles.

Albert et Jacquot entraient soudain par le sentier dans ce crépuscule et cette fraîcheur, comme deux rayons de soleil, avec leurs cheveux blonds ébouriffés, leurs chemises de lin serrées à la taille par un cordon, et les pieds nus. Les garçonnets couraient avec des rires et le tapage de leurs voix aiguës d'enfants. La forêt s'apaisait et écoutait. Et les grandes voûtes des sapins s'ouvraient au-dessus de la tête blonde des petits garçons. Les chênes, aux troncs énormes se penchaient vers eux, et sur eux bruissaient les feuilles des bouleaux blancs. Et l'on entendait des murmures étouffés dans les plus lointaines et les plus sombres profondeurs : Enfants ! Enfants ! Enfants !...

Ces murmures leur inspiraient quelque frayeur. Dans le morne crépuscule de la forêt, Albert et Jacquot devenaient silencieux comme des oiseaux apportés dans une pièce obscure.

Mais quelle merveille ! Les enfants avaient dû beaucoup marcher auparavant pour trouver une branche morte ; maintenant, partout où ils regardent, ils découvrent un rameau sec, ni grand ni petit, juste pour leurs forces, abattu là comme par le vent, et tout résineux. La résine en découle pareille à de l'ambre. Comme le feu de ces branches va craquer gaiement dans le poêle ! Les enfants se réjouissent, ils tendent leur corde sur le sentier, et ils y posent leurs branches. Comme cela va vite ! Comme cela va bien !

Et voilà une autre merveille ! Une noisette de l'an passé luit dans les feuilles mortes du sentier. Est-ce le vent qui l'a fait choir d'un noisetier ou un écureuil qui l'a laissée tomber en courant par les arbres ? Les garçonnets la cassent sur un caillou et s'en partagent le cœur doux et blanc. En voilà une seconde, une troisième, une quantité ! Et toutes, belles comme si on les avait choisies ! Les enfants se réjouissent et se sentent de plus en plus gais. Jacquot s'en va de son côté, et disparaît dans la verdure comme un lapereau ; on entend sa voix flûtée :

— Tra déri déra, la la ! Tra déri déra !

Tout à coup, il s'écrie :

— Mon Dieu !

Albert se précipite sur lui et le regarde ; les lèvres du garçonnet tremblent, l'épouvante l'empêche de parler.

— Pourquoi cries-tu ? lui demande Albert.

— Le Roi ! C'était le Roi ! Le Roi et sa couronne d'or ! Il était derrière un buisson. Il était là, en manteau de pourpre, et il brillait comme le feu.

— Où ? demande Albert.

— Oh ! là... là... dit Jacquot, en montrant l'endroit de son doigt tendu.

Soudain, il s'exclame de nouveau :

— Des fraises !

Les garçonnets regardent, et voilà, en vérité, des fraises rouges, comme si quelqu'un en avait répandu par terre.

Quelle merveille ! Il n'y avait jamais eu de fraises dans cette forêt, et voyez, maintenant, combien il y en a !

Les petits garçons mangent et oublient leur frayeur. Des fraises si roses, si délicieuses, ils n'en avaient pas vu depuis qu'ils étaient au monde.

Ils s'en rassasièrent, puis ils lièrent les branches et s'en retournèrent. Cette besogne occasionnait naguère

bien des gémissements, car il était difficile de se mettre ce fardeau sur les épaules, et difficile de marcher en le portant.

A présent, ce poids paraissait léger, réduit de moitié.

— Peut-être n'y a-t-il guère de branches, aujourd'hui, dit Albert. Elles sont si légères !

Et Jacquot ?

— Ou bien, c'est que nous avons pris des forces en mangeant ces noisettes et ces fraises.

Il se tut et reprit un moment après :

— Albert ?

— Quoi ?

— Ne parle pas à la maison de ce Roi que j'ai vu aujourd'hui ; papa prendrait encore sa lanterne.

— Pourquoi en parlerais-je ?

Et ils s'acheminèrent vers la maison.

Parfois, des femmes les rencontraient sur le chemin, elles s'arrêtaient alors et se retournaient.

— Est-ce que ce sont les garçons de Gratton ? Qu'est-ce qu'ils ont donc de changé ? Ils sont devenus frais, ils ont poussé. On ne dirait pas les mêmes !

— Mais quoi d'étonnant ! C'est sans doute la mère qui a prié Jésus de la laisser venir près de ses enfants, et, la nuit, elle soigne les orphelins.

— Pour sûr !

— Pour sûr ! C'est certain !

Et elles continuaient leur route en hochant la tête. Personne ne savait que c'était le Roi Brillot qui prenait tant de soin de ces orphelins, en reconnaissance de l'hospitalité reçue.

Mais ces bienfaits paraissaient au vieux Roi trop peu de chose, presque rien même, tant il avait le cœur reconnaissant. Il méditait, il réfléchissait à la manière d'amener le pauvre Gratton à labourer son champ et à y aider.

Un soir, Gratton s'en retournait à la maison, et la lune rayonnait merveilleusement. Le paysan regarde : toute la jachère, sous la clarté argentée, est juste comme un champ de blé mûr quand le vent léger courbe les épis... Cela étincelle devant les yeux de Gratton avec une telle magie et d'une façon tellement inattendue, qu'il jette la bride sur le cou du cheval et court vers le champ, n'en croyant pas ses yeux. Le cœur lui bat d'un espoir fou, comme s'il avait vraiment semé du blé, et qu'une moisson précoce l'attend.

Mais en arrivant, il s'aperçut que c'était la folle avoine qui brillait aux rayons d'argent de la lune.

Le paysan baissa la tête et resta un moment triste et songeur. Puis il soupira profondément, et retourna à son chariot.

Mais cette jachère, qui paraissait couverte de blé, ne pouvait lui sortir de l'esprit, et il en rêvait la nuit.

Peu de temps après, Gratton se rendit au matin dans la forêt, parce que son timon s'était rompu, et qu'il voulait choisir un tremble pour s'en faire un nouveau.

Une soudaine lumière le frappa. Il regarde : c'est son champ qui luit d'un or pur, comme si les épis mûrs et dorés se courbaient sous la faux, lourds de grains blancs.

Le paysan en est ébloui ; il s'arrête, regarde : des frissons le parcourent. Bon Dieu ! ce n'est rien d'autre que du froment !

Il se précipite, regarde de plus près : c'est le soleil du matin qui peint le champ en or.

Le paysan resta là un moment, songeur, en serrant

les poings si fort que ses os en craquèrent. Puis il soupira, et retourna à la maison.

Mais cette jachère, brillante des épis du froment doré, il ne la voyait plus seulement en rêve : où qu'il allât, où qu'il s'assît, où qu'il s'arrêtât, il la voyait partout et ne songeait qu'à elle.

— Eh bien ! se disait-il. Peut-être le froment y viendrait-il ? La terre doit être riche depuis des centaines d'années qu'elle se repose. Après mon arrière-grand-père et mon grand-père, personne ne l'a ensemencée ni moissonnée. C'est une jachère, voilà tout ! Qui peut savoir ?

Le pauvre Gratton s'absorbait dans ses pensées et tournait autour du champ des heures entières, comptant et calculant, se demandant comment entreprendre ce travail, pour faire de cette terre inculte une terre fertile.

— Pénible ! Pénible ! répétait-il à mi-voix, en considérant les énormes souches, largement étendues, les fortes racines, les broussailles, les gros blocs de rocher, que leur propre poids avait enfoncés profondément en terre.

— Pénible ! Pénible ! soupirait-il. Et il s'en allait.

Mais à peine s'était-il éloigné que quelque chose le rappelait vers le champ. Il y retournait, regardait encore les broussailles, soupirait, hochait la tête et murmurait :

— Pénible ! Pénible ! C'est au-dessus de mes forces.

Ainsi s'écoulèrent les semaines, et le paysan devint maigre et noir au cours de cette lutte qu'il menait contre ses propres pensées, tantôt attiré vers ce coin de terre, tantôt repoussé loin de lui.

Parfois, Gratton s'obstinait, et restait trois ou quatre jours sans aller à la jachère. Mais il lui semblait alors qu'il avait abandonné tout son bien, et devant ses yeux se faisait plus nette la moisson argentée du blé, la moisson dorée du froment.

— Psh ! crachait-il. Est-ce que je suis ensorcelé ?

Et il se mettait à un autre travail.

Justement, on avait bâti une scierie à l'autre extrémité du bois, au bord du fleuve et près du chemin.

Il fallait y porter beaucoup de bois, de longs poteaux et de larges planches. Gratton s'en occupait volontiers, et grâce à son brave cheval, il obtenait un bon salaire. Il avait déjà mis quelques sous de côté, dans un pot caché dans la paille, au-dessus du plafond.

Mais cet argent ne lui faisait pas le même plaisir que celui qu'il aurait reçu pour son blé.

Qui avait gagné ces sous ? Lui et le cheval. Si une maladie s'abattait sur lui ou sur le cheval, que se passerait-il alors ? Lui n'est pas éternel, et un cheval vit moins qu'un homme. Quand ils seront morts tous deux, que restera-t-il aux enfants ? La misère, rien d'autre. Un champ fertile, voilà ce qui serait un héritage pour les petits !

Alors, en revenant le soir de son dur travail dans la forêt, Gratton retournait à la jachère, bon gré, mal gré, et il la contemplait...

Le vieux Roi se frottait les mains : il avait bon espoir : ces reflets dorés du soleil et cette lumière de la lune lieraient magiquement à ce morceau de terre le cœur du pauvre Gratton.

(A suivre.)



CRACOVIE : Tour de l'ancien Hôtel-de-Ville sur la Grand'Place

# Le Congrès Médical franco-polonais



Nous sommes heureux de donner à nos lecteurs le compte rendu du Congrès médical franco-polonais qu'on vient de nous envoyer de Varsovie, et dans lequel ils auront le plaisir de relever tant de noms amis.

Une cinquantaine de délégués étaient arrivés à Poznan, la veille du Congrès. Salués par le recteur de l'Université, M. Swiecicki ; le D<sup>r</sup> Polak, représentant du ministère de la Santé ; M. Dufort, consul de France, ils ont été reçus avec la plus vive cordialité dans la ville pavoisée en leur honneur. Une séance scientifique solennelle avait été organisée à l'Université.

L'ouverture solennelle du Congrès médical franco-polonais a eu lieu, le jeudi 15 septembre, dans la grande salle de la Société d'Hygiène de Varsovie qui était absolument bondée. Plus de cent congressistes sont venus de France, et parmi eux se trouvaient les maîtres de la science médicale française. Lorsque la séance fut ouverte, plus de six cents personnes de l'élite franco-polonaise, étaient présentes.

Le Chef de l'État, le maréchal Pilsudski, avait tenu à montrer l'importance qu'il attachait à cette manifestation franco-polonaise en y assistant personnellement. A ses côtés on remarquait le maréchal de Diète, M. W. Trampczynski, le général Haller, M. Balinski, président du Conseil municipal de Varsovie et M. P. Drzewiecki, président de la ville de Varsovie, ainsi que de nombreux membres organisateurs du Congrès, des députés, des représentants des universités et des organisations médicales polonaises.

Le D<sup>r</sup> W. Chodzko, ministre de la santé publique, ouvrit le Congrès et souhaita au nom du gouvernement polonais la bienvenue aux congressistes. Après les discours de Mgr Lutoslawski, député et docteur en médecine, et du professeur Mazurkiewicz, recteur de l'Université de Varsovie et président d'honneur du Congrès ; le professeur Roger prit la parole comme délégué du Ministère de l'Instruction publique français. Il parla des liens franco-polonais. Il dit que l'on comptait n'avoir qu'une dizaine de congressistes, le Français n'étant pas voyageur : mais dès qu'il fut question de la Pologne, ce fut tout différent.

Le professeur Achard parla au nom de l'Académie de Médecine, le D<sup>r</sup> Bellancontre au nom des Unions médicales françaises.

Enfin, le D<sup>r</sup> Babinski fit un discours plein d'humour, très goûté. Polonais d'origine devenu Français, il déclara aimer également ses deux patries, chose qui n'est possible que lorsqu'il s'agit de la France et de la Pologne.

Il faut d'ailleurs noter que les franco-polonais sont plus nombreux qu'on ne croirait. C'est ainsi que parmi les congressistes de France, nous notons en dehors du professeur Babinski, les D<sup>rs</sup> Kopaczewski, de l'Institut Pasteur ; Hapragel, secrétaire du Comité franco-Polonais de Paris ; Mme Sosnowska ; Mlle Majerczak ; Mme Fermet ; le professeur Frenkel, de Toulouse, etc.

Cette première séance se termina par deux exposés techniques du professeur Achard et du D<sup>r</sup> Comby.

Ensuite eut lieu une séance à l'Université, consacrée à des communications originales très appréciées qui eurent une valeur toute particulière. Parmi les conférenciers notons MM. Comby, Babinski, Lépine, Ducosté. Auparavant on avait entendu un excellent discours du recteur D<sup>r</sup> Mazurkiewicz et un étudiant en médecine de Varsovie, M. Wilczynski, avait dit que « c'est sur le champ de bataille que les étudiants polonais firent connaissance avec les médecins français ».

La deuxième journée fut consacrée tout entière au travail. Les délégués se réunirent vendredi matin à l'Association des médecins pour entendre les professeurs Garnier, Lemièrre, Lucien, Mouriquand, Roger, Rzatkowski, les D<sup>rs</sup> Marquezy et Pawinski. Le professeur Rzatkowski parla de l'influence de l'occupation allemande pendant la guerre sur l'évolution des maladies en Pologne.

La séance de l'après-midi eut lieu à la Société Médicale. En raison du grand nombre des sujets traités, les congressistes avaient été obligés de se séparer en deux groupes. La section de chirurgie reçut les communications des professeurs Danysz et Frenkel ; la section de médecine, celles des professeurs Boquel, Guermontprez, Le Fort, Loth, Radzinski, des D<sup>rs</sup> Hellin et Jankowski.

Le Congrès a pris fin samedi, après avoir accompli un travail considérable.

Les délégués français ont ensuite visité Varsovie et plus particulièrement les établissements médicaux de la ville. Ils ont vivement admiré les installations d'hydrothérapie qui sont remarquables et que Paris, dit-on, pourrait envier.

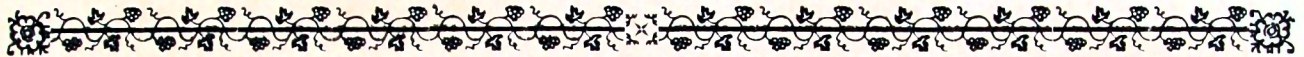
Une réception magnifique leur a été faite à Cracovie où ils ont séjourné quatre jours. Tout a éveillé leur intérêt dans cette capitale intellectuelle si attachante. Indépendamment de ses richesses artistiques et de ses souvenirs historiques, elle possède des laboratoires et des hôpitaux qui, avant la guerre, faisaient

de cette ville le centre scientifique le plus réputé et le mieux organisé de l'Europe centrale.

Avant de quitter la Pologne, les congressistes français ont été conduits aux célèbres mines de sel de Wieliczka et à Zakopane.

Partout l'accueil des organisations scientifiques et des municipalités polonaises a été véritablement émouvant. De part et d'autre, on a apprécié toute la valeur de l'affinité intellectuelle des deux peuples et l'amitié profonde qui les unit.

Ce premier échange d'idées sera suivi de relations scientifiques plus étroites dont on peut attendre les plus fructueux résultats.



## Une Publication de l'Association France-Pologne

Ceux de nos amis qui s'intéressent le plus à la question de Haute-Silésie, et qui nous l'ont prouvé par la part qu'ils ont prise au succès de notre pétition, ont reçu dernièrement un numéro spécial des *Archives de la Grande Guerre*, consacré à la Haute-Silésie.

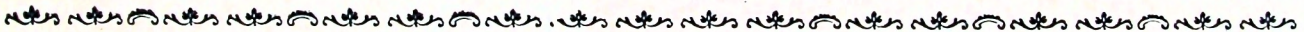
Ce très intéressant volume contient des articles de M. J. NOULENS, Ambassadeur de France, Sénateur, Président de l'Association « France-Pologne » (*le point de vue politique*); de M. EMILE BOURGEOIS, Professeur à la Sorbonne, Membre de l'Institut (*les populations de Haute-Silésie*); de M. GEORGES BIENAIMÉ (*la ques-*

*tion économique*); un exposé de M. REGAUD, Député (le plébiscite vu par un témoin) et une abondante partie documentaire.

Des hors-texte en couleurs reproduisent les affiches et cartes postales de la propagande allemande et leurs répliques polonaises. L'ouvrage se termine par une importante bibliographie.

De ce beau cadeau, nos amis sont redevables à l'Association FRANCE-POLOGNE, qui leur demande d'assurer le plus possible la diffusion de ses études et de ses documents.

Nous lui en adressons nos remerciements les plus sincères.



## NOTRE ACTION



### UNE SOUSCRIPTION DU COMITÉ LYONNAIS EN FAVEUR DE LA CROIX-ROUGE POLONAISE

Le Comité lyonnais des « Amis de la Pologne » a pris une initiative des plus généreuses. Il a lancé dans la société lyonnaise une souscription pour les victimes du typhus et de la famine en Pologne.

En attendant des détails sur le succès de cette action dont nous ne saurions assez féliciter les membres du Comité lyonnais, nous extrayons ces lignes d'un des vibrants appels du secrétaire général, M. Paul BERTHELET :

« Après toutes les insurrections polonaises, c'est Lyon qui manifesta pour la Pologne la sympathie la plus effective et c'est dans notre ville que prit naissance, en 1863, ce grand mou-

vement de charité qui permit aux innombrables réfugiés polonais de ne pas mourir de faim. Dès l'arrivée des premiers exilés polonais, tous les journaux lyonnais, sans distinction d'opinion, firent appel à la charité de leurs lecteurs et les souscripteurs affluèrent bientôt dans les bureaux de secours installés un peu partout dans les salles de rédaction des journaux, dans les maires, dans les écoles et chez les commerçants.

« Et ce fut une floraison d'œuvres diverses : bazar polonais, ouvroir polonais, œuvre d'assistance aux réfugiés malades ou sans travail, œuvre des enfants polonais, etc. Ces œuvres vécurent de la charité de tous. Les grandes familles lyonnaises étaient à leur tête, mais les plus humbles ouvriers apportèrent leur obole pour ceux que les Français appelaient alors « nos frères polonais ». Dans de nombreux ateliers ou magasins, grands et petits, des collectes étaient faites spontanément les soirs de paye et des délégations d'ouvriers apportaient le dimanche, dans les bureaux de secours, les sommes recueillies.

« Il faut donner et donner généreusement pour la Croix-Rouge polonaise.

« C'est un devoir.

« Et c'est plus encore, car n'est-ce pas une dette que nous acquittons en secourant ceux qui se sont sacrifiés hier pour nous sauver et souffrent pour avoir voulu nous épargner des souffrances nouvelles ?

« Nous croyons que notre appel sera entendu.

« Lyon ne serait plus Lyon s'il demeurait insensible aux souffrances de ceux qui furent toujours ses amis. »

Voici la liste des membres du Comité de patronage de cette souscription :

Appleton Charles, professeur à la Faculté de droit ; Auloge-Duvivier, ancien chargé d'affaires de l'Office National polonais ; Basse Martin, secrétaire général de la rédaction du « Salut Public » ; Boucaud Charles, professeur à la Faculté catholique de Droit ; Chabot, professeur à la Faculté des Lettres ; Clédat, doyen de la Faculté des Lettres ; Coignet Jean, sénateur, président de la Chambre de Commerce ; Deperet, doyen de la Faculté des Sciences ; Duquaire Paul, sénateur ; Faugier Benoît, bâtonnier ; Garraud René, professeur à la Faculté de Droit, ancien bâtonnier ; Gillot Joseph, industriel ; Godart Justin, député du Rhône ; Gonin Marius, rédacteur en chef du « Salut Public » ; Gounard René, professeur à la Faculté de Droit ; Gourd Alphonse, député ; Gourju, sénateur ; d'Hennezel Henri, conservateur du Musée des Tissus ; Herriot, député, maire de Lyon ; Jacquier Charles, doyen de la Faculté catholique de Droit, ancien bâtonnier ; Jossierand, doyen de la Faculté de Droit ; Joubin, recteur de l'Académie de Lyon ; Mgr Lavallée, recteur des Facultés catholiques de Lyon ; Lenail Pierre, député du Rhône ; Lignon Achille, président de la Société de la Foire ; Lévy Emmanuel, professeur à la Faculté de Droit ; Lumière Louis, industriel ; Millevoje, avocat, ancien bâtonnier ; Mizgier, fabricant de soieries ; Morel Ennemond, vice-président de la Chambre de Commerce ; Mulatier Albin, industriel, consul de Belgique ; Payen Edouard, président du Conseil d'administration du « Salut Public » ; Perron, inspecteur d'Académie ; Pic, professeur à la Faculté de Droit ; Régaud Francisque, député ; Ruffier Eugène, sénateur ; Silvestre, président du Conseil d'administration du « Sud-Est » ; Soulier, ancien président du Tribunal de Commerce ; Tardy Joseph ; Vallas Léon, professeur au Conservatoire ; Villard Pierre, président de la Société des « Amis de l'Université » ; de Visan Taucrède, homme de lettres ; Zimmermann Maurice, professeur à la Faculté des Lettres, etc., etc.

Nous recevons de la SOCIÉTÉ DES ETUDIANTS DE L'UNIVERSITÉ DE POZNAŃ (BRATNIA POMOC ; Tow. Stud. Uniw. Pozn. ; Sekcja Czełteniania ; ul. Dabrowskiego 5. — Poznań), la lettre que nous reproduisons plus loin.

Nous sommes certains que nos lecteurs répondront à cette sympathique demande avec leur empressement habituel ;

« La Société d'Etudiants de l'Université de Poznań « Bratnia Pomoc », qui compte presque 2.000 membres, a arrangé dans son institution une salle de lecture. Nous nous sommes adressés à la

presse française pour qu'elle nous aide dans nos efforts. Malheureusement, excepté *La Victoire*, *l'Action Française*, le *Journal des Débats* et le *Figaro*, les autres rédactions nous ont refusé leurs secours. Comme nous le démontre la statistique de notre salle de lecture, les journaux français sont les plus désirés par nos lecteurs, car la langue française est parlée par chaque homme instruit de la Pologne.

« Voilà pourquoi nous nous adressons à la Société des Amis de la Pologne pour leur demander leur favorable protection. Notre plus grand désir est de créer dans notre Société le plus grand culte pour la langue française, pour la nation française et de faire connaître les problèmes politiques de notre sœur-patrie la France. »

Le Chef de la salle de lecture :  
Kazimierz GARSZYŃSKI.

# LE " JOURNAL DE POLOGNE "

Quotidien du soir paraissant en français  
à VARSOVIE, 54, Nowy Swiat

Directeur : Frédéric DELAGNEAU - Rédacteur en Chef : Robert VACHER

Le " JOURNAL DE POLOGNE " est le seul quotidien servant de trait d'union entre la France et la Pologne. Il est le mieux renseigné sur toutes les questions politiques, littéraires, économiques et financières concernant la Pologne et l'Est européen. Il donne des chroniques régulières sur l'action des " Amis de la Pologne ".

Le " JOURNAL DE POLOGNE " vient d'instituer des services économiques donnant des renseignements gratuits sur toutes les questions d'importation et d'exportation, intéressant la France et la Pologne, sur les Bourses de Pologne et valeurs polonaises cotées aux Bourses de Paris et de Lille.

S'adresser aux Services Parisiens

9, rue Richempanse, PARIS (8<sup>e</sup>)

Abonnement : Un an, 70 fr. ; Six mois, 36 fr.

# LA POLOGNE

## POLITIQUE, ÉCONOMIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

7, RUE DE POITIERS, PARIS (7<sup>E</sup>)

TÉLÉPHONE : FLEURUS 23-71

LA POLOGNE publiée par l'Association France-Pologne est la Revue indispensable à toutes les personnes qui s'intéressent à la vie polonaise.

Ses informations concernent toutes les questions politiques, économiques, financières, scientifiques et artistiques.

Elle est devenue l'organe de la *Chambre de Commerce Franco-Polonaise*, qui réunit les principaux industriels, commerçants, financiers des deux nations ; de grands groupements tels que la *Société Frédéric Chopin*, etc. Elle est envoyée gratuitement aux membres de l'*Association France-Pologne* et de la *Chambre de Commerce Franco-Polonaise*.

Paraît le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois. Le numéro : 1 fr. 25. Abonnement : France et Étranger, UN AN, 20 fr.

# LES AMIS DE LA POLOGNE

7, Rue de Poitiers, PARIS (7<sup>e</sup>) — Téléphone : Fleurus 23-71

Sous la Présidence d'honneur de M. le Ministre de l'Instruction Publique.

**Président** : LOUIS MARIN, Député; **Secrétaire Générale** : ROSA BAILLY; **Trésorier Général** : HENRI DE MONTFORT.

**Membres du Conseil d'administration** : M<sup>lrs</sup> MESPOULET, L. VEYRE; MM. CHABRIÉ-TOMASZEWICZ; KERVAREC, agrégé d'histoire; CHARLES MARIE, chargé de cours à la Sorbonne; A. MERLOT, Directeur de la Pologne; TIRMAN, Conseiller d'Etat, etc.

Sous le patronage de :

M. le Maréchal JOFFRE, Mgr BAUDRILLART, MM. BARTHOU, BERGSON, BIGOURDAN, PAUL BOURGET, JULES CAMBON, DENYS COCHIN, ALFRED CROISSET, MAURICE CROISSET, RENÉ DOUMIC, P. DE LA GORCE, LACOUR-GAYET, JEAN RICHEPIN, CHARLES RICHEL, membres de l'Institut; ABEL LEFRANC; GEORGES RENARD, professeurs au Collège de France; AULARD, ANDRÉ LALANDE, MATRUCHOT, STROWSKI, professeurs à la Sorbonne; BERTHELEMY, professeur à la Faculté de Droit; BONNARIC, Directeur de l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud; A. FONTAINE, Inspecteur général; LATREILLE, de l'Université de Lyon; GEORGES WEILL, de la Faculté des lettres de Caen; BERNUS; GEORGES BIENAIMÉ; BOURDELLE, sculpteur; FERDINAND BUISSON; PAUL CAZIN; CHARLES-RENÉ, Vice-Président du Salon des Musiciens français; Mlle DICK MAY, Directrice de l'Ecole des Hautes Etudes Sociales; HERRIOT, Maire de Lyon; JANVIER, Maire de Rennes; ANDRÉ LICHTENBERGER; Généraux MALLETERRE; DE MAUD'HUY, DU MORIEZ, PAU, WEYGAND; MÉNABRÉA, Secrétaire Général de France-Pologne; D<sup>r</sup> NICAISE; D<sup>r</sup> JULIEN NOIR; ROBERT RÉGNIER, Chef du Secrétariat de l'Institut de France; LOUIS RIPAUT; LÉON ROBELIN; J.-H. ROSNY, aîné; Mme YVONNE SARCEY; MARC SANGNIER; GABRIEL SARRAZIN; E. SCHURÉ, etc.

*NOTRE BUT*, c'est de faire connaître la Pologne en France, de mettre en rapport les deux nations, de raviver l'ancienne amitié franco-polonaise; et cela, dans l'intérêt même de notre patrie.

NOS COMITES REGIONAUX étendent en province l'action des organismes franco-polonais.

Chaque Comité a sa vie propre, et dispose des fonds qu'il recueille.

Le Comité Central, qui siège à Paris, leur envoie des conférenciers, les aide à organiser des fêtes, leur fournit des articles et des renseignements pour la presse locale, des ouvrages pour leurs bibliothèques, des brochures, tracts, images, cartes postales et géographiques pour leur propagande, leur procure des facilités pour leurs relations économiques, universitaires, touristiques, etc., avec la Pologne.

De tels Comités sont déjà créés, ou en voie de formation à :

<i>Lyon</i>	<i>Rennes</i>	<i>Beauvais</i>	<i>Le Havre</i>	<i>Nantes</i>
<i>Marseille</i>	<i>Caen</i>	<i>Versailles</i>	<i>Chambéry</i>	<i>Laval</i>
<i>Soissons</i>	<i>Clermont</i>	<i>Draguignan</i>	<i>Bayonne</i>	<i>Rouen</i>

Le GROUPE PARLEMENTAIRE des « Amis de la Pologne » réunit 93 députés.

Il existe des GROUPES SCOLAIRES aux *Lycées Carnot, Victor-Hugo, Fénelon, Louis-le-Grand*, aux *Collèges Chaptal*, d'Autun, etc.

LES MEMBRES ont droit aux publications éditées par les « Amis de la Pologne ». Ils ont accès aux fêtes, aux conférences, et aux bibliothèques des Comités. Ils s'engagent à faire connaître la Pologne autour d'eux, et ils payent une cotisation annuelle fixée à 5 francs pour les membres adhérents, 20 francs pour les membres titulaires et 1 franc pour les écoliers.

L'abonnement au Bulletin est de 5 francs par an. Prière d'adresser les mandats à Mlle Lemonier, administrateur.



Si notre œuvre vous intéresse ;

Si vous voulez nous aider à faire connaître et à faire aimer la Pologne :

**ABONNEZ-VOUS ! FAITES ABONNER VOS AMIS !**

## BULLETIN D'ABONNEMENT

Je désire m'abonner pour un an au Bulletin bi-mensuel des « Amis de la Pologne ».

Ci-joint la somme de cinq francs (en billets, mandats ou timbres). L'adresser à Mlle Lemonier, administrateur, 7, rue de Poitiers, Paris (7<sup>e</sup>).

Nom .....

Le ..... 19

Profession .....

Signature :

Adresse .....